

Téléphone et cordon ombilical dans les centres de vacances d'enfants

Jean Houssaye
Professeur en sciences de l'éducation – CIVIIC
Université de Rouen

Résumé :

Il s'agit, dans cet article, d'illustrer les difficultés des relations enfants-familles-encadrement dans une structure spécifique, le centre de vacances d'enfants. La colonie de vacances est d'abord une séparation géographique d'avec la famille. Pour autant cette séparation est-elle effective ? Que va-t-elle provoquer ? Le téléphone apparaît alors comme le maintien du lien entre les enfants et leurs familles. Plusieurs histoires de téléphone vont illustrer les difficultés rencontrées dans la gestion quotidienne de colonies de vacances.

Mots-clés : séparation familiale, colonies de vacances, interrelations.

Créées en 1876, les colonies de vacances ont été conçues comme un déplacement des enfants des villes à la campagne pour leur faire retrouver la santé et leur permettre de bénéficier d'une éducation plus complète et équilibrée. À ce titre, les colos sont avant tout une séparation des enfants d'avec leurs familles pendant les vacances, même si elles se donnent comme un moyen pour les enfants de partir pendant les vacances. Déplacement, séparation, mise à distance, tels sont les maîtres mots des colos depuis plus d'un siècle, le tout sur un fond de justification éducative. Et effectivement, pendant toutes ces années, les responsables des colonies de vacances se sont efforcés de gérer les rapports avec les parents sur le mode de la mise à distance, que les rituels du courrier et de la visite organisée des parents confortaient sans la remettre en cause. Ces dernières années, la question des contacts par téléphone entre les enfants et les parents pendant le séjour a été régulée sur le mode de la rareté, de l'exception et de la récusation. Mais de telles attitudes ne sont plus possibles. L'usage du téléphone est devenu tellement courant, ordinaire, sinon addictif, que le rapport parents-enfants a surgi au quotidien dans le cours même du centre de vacances, les enfants ayant désormais dans bien des centres un accès permanent au téléphone. Conséquence ? Il est fréquent que le tiers absent, soit les parents, intervienne brusquement dans le centre et que l'encadrement des enfants ait d'abord à gérer les relations avec les enfants, ou plutôt les relations parents absents/présents – enfants présents/absents. Dans cette observation, nous nous contenterons de rapporter quelques exemples vécus en tant que directeur de centre de vacances pour montrer l'ampleur de la question et de ses conséquences. Notre objectif n'est pas d'analyser (Houssaye, 2005), il est simplement ici de témoigner.

* *
*
*
*

1 – Des risques sur la mise à distance ?

La fonction du téléphone est devenue centrale dans les centres de vacances. Le cordon téléphonique reste branché en permanence. Quel directeur n'a pas eu à répondre sur chaque séjour à une dizaine de parents inquiets qui veulent savoir si leurs enfants sont bien arrivés au centre, alors qu'ils sont encore dans le train qui les y amène ? Le téléphone est devenu un lien constant pour les enfants qui, pour la plupart, appellent très souvent. Dans leur vie, les parents n'ont jamais dû recevoir autant d'appels de leurs enfants ! Au fur et à mesure, les appels des enfants vers les parents sont beaucoup plus fréquents que les appels des parents vers les enfants. Le lien centre de vacances-familles est ainsi activé en permanence. Les filles sont les championnes ; les garçons restent beaucoup plus distants, au moins dans leur majorité. Au

lieu de raconter toutes leurs histoires à leurs copines, comme elles le font quand elles sont chez elles, les filles les racontent à leurs parents durant le séjour. Le téléphone n'est plus un moment et une exception, c'est une permanence et un accompagnement.

Inutile d'ajouter que les retombées sont à gérer, surtout en début de séjour. L'enfant qui ne va pas bien tire tout de suite sur le cordon. À moins que, le schéma soit plutôt le suivant : comme le cordon est branché en permanence, l'enfant ne va pas bien... Il faut donc apprendre à utiliser le fil et les ondes. Parfois le mal-être va durer. Parfois il n'est que passager. Un exemple en juillet 2000. Mieko, une grande fille de 11 ans, se fâche avec sa grande copine. Aussitôt elle saisit le téléphone pour s'épancher auprès de sa mère. Celle-ci, tout aussitôt, veut avoir des nouvelles du « responsable ». Et elle n'hésite pas à téléphoner, aussi, à la mère de la copine. Tout rentrera dans l'ordre très rapidement. Il n'empêche. Il faut accepter de gérer le ping-pong centre – famille à chaque moment.

D'ailleurs, le téléphone court-circuite en partie le rôle d'épanchement auprès des animateurs. Un enfant « touché » pense d'abord à s'adresser à sa mère au téléphone. Le processus peut se déclencher à chaque moment. Ce sont alors les modes de relations particuliers entre des parents et des enfants qui interfèrent directement dans la relation enfants-animateurs. La réalité familiale se fait plus présente, plus pressante, plus immédiate, que ce soit dans la proximité (pour certains enfants) ou dans la distance (pour d'autres enfants). En effet, même pour ces derniers, le fait de la distance n'est plus posé comme normal mais comme curieux, puisque la norme est passée à la proximité. Lieu à distance, le centre de vacances n'est plus un lieu de rupture-absence, mais un lieu de distanciation-relation avec la famille.

Il est inutile de se battre contre cette présence du téléphone comme lieu privilégié de communication. Les portables sont déjà là... Il reste juste à faire comprendre parfois aux enfants que leurs parents, eux aussi, ont droit à de la distance, au maintien de la mise à distance. Ce phénomène serait d'ailleurs à mettre en relation avec l'utilisation par les enfants du téléphone dans leurs familles. La fonction est-elle la même ? L'âge intervient-il ? Qui est davantage concerné ? Le centre de vacances est-il l'occasion d'inaugurer une forme spécifique d'utilisation du téléphone, différente de la fonction familiale ? Y a-t-il vraiment un report du rapport copains-copines, tel qu'il se joue en famille, sur le rapport parental, tel qu'il se joue en centre de vacances ? Bref, tout ceci serait à voir et à entendre. Il reste que la plupart des enfants arrivent au centre avec de l'argent de poche et une carte téléphone (+ quelques enveloppes timbrées). L'argent de poche sert à autonomiser, la carte téléphonique sert à relier. Mais ce n'est pas si simple puisque, après tout, l'argent de poche vient des parents et y retourne (sous la forme des fameux cadeaux que les enfants tiennent à faire). La carte téléphone apprend à sentir la distance, à l'abolir, mais aussi à l'assumer. L'indépendance passerait-elle par la manifestation, la transformation de la dépendance ?

2 – Se démêler d'avec les parents pour qu'ils ne s'en mêlent plus

Venons-en à un séjour de juillet 2002 où le téléphone va encore faire une histoire de fil et de fils. Romain, un petit garçon de 9 ans, va déclencher toute une opération parentale auprès des animateurs, du directeur, de l'organisateur et des services vacances de la ville de Clichy (qui l'avait inscrit sur ce séjour en Bretagne). Ce petit garçon ne supporte pas la contrariété. Il s'empresse de pleurer au téléphone dès qu'il a un problème avec les autres enfants, en particulier avec Kevin. Ils vivent à 4 dans une chambre. Romain « cherche » les autres en les « traitant » ; défenses et attaques se succèdent et parfois dégénèrent en bagarres. Aussitôt Romain décroche le téléphone pour appeler papa ou maman. Les parents compatissent. Romain appelle ou est appelé chaque matin et chaque soir. Il reste donc, au centre, l'enfant de ses parents. Et les parents, à cinq cents kilomètres, sont embarqués dans les aléas du séjour. D'où l'opération de défense des parents. Le père s'adresse en premier lieu aux

autorités (le service enfance de Clichy, l'organisateur du séjour) et se déverse auprès des animateurs et du directeur : pour lui, son fils est victime d'une petite crapule, Kevin, qui pourrait la vie de son enfant ; il menace de descendre pour frapper Kevin ou même son fils si celui-ci cherche des ennuis aux autres enfants.

Il faut donc mettre en place une procédure d'urgence. Comment faire en sorte que Romain traite ses problèmes directement et ne recoure pas en permanence à ses parents ? Trois aspects sont mis en place :

- Rassurer les parents : Romain joue avec les autres et sourit le plus souvent dans la journée.
- Distancier les parents : Romain n'est pas un ange victime de démons. Chaque soir, un animateur téléphonera aux parents pour donner des nouvelles. Ni Romain ni ses parents ne s'appelleront directement.
- Gérer le conflit entre enfants : Chaque jour, deux fois par jour, les quatre enfants concernés se réuniront avec un animateur pour se dire ce qu'ils ont à se dire, hors violence directe et immédiate.

Le dispositif tiendra-t-il ? On verra. Il sera levé progressivement sur les différents aspects selon les résultats. Quoi qu'il en soit, on trouve là une preuve supplémentaire que, en raison de l'omniprésence du téléphone, un enfant qui s'exporte en centre de vacances importe aussitôt en force son extérieur parental singulier. Et gérer les parents absents au quotidien n'est pas une mince affaire... Toujours est-il que, dans le cas présent, le mécanisme a marché. Le père s'est calmé. La mère s'excuse. En fait, elle surnomme son fils « Petit Sumo », « Petit gros », « Petit coq » et reconnaît qu'il ne supporte pas les contrariétés. La réunion des enfants entre eux calme le jeu des passages à l'acte, même si le grand amour ne règne pas. Tout rentre dans l'ordre. Romain pourra de nouveau appeler ses parents au téléphone mais de façon limitée. Il appellera chaque soir sa famille en présence d'un animateur. La maman demande qu'il puisse téléphoner matin et soir. Nous refusons. Le détachement familial est vraiment problématique. Naître est une chose, se séparer en est une autre. Mais, au total, Romain aura grandi.

La réunion quotidienne spécifique entre les quatre enfants permettra aussi de gérer le cas Kevin, opposé à Romain. Cet enfant fonctionne trop rapidement à la violence. Le cas Romain permet ainsi de dérouler au fur et à mesure la pelote des interrelations problématiques et de stimuler un fonctionnement par la parole. Les quatre enfants concernés en arriveront à réclamer leur réunion quotidienne pour parler d'eux. Il faut dire que ce groupe va bien, très bien même. Après la tempête viendra le soleil. La coupure s'effectuera et le centre de vacances pourra trouver son rythme propre, sans ces interférences qui l'empêchent de jouer son propre rôle sur sa propre scène.

3 – Le retour au calme passe par la séparation

Prenons maintenant un séjour de juillet 2001. De nouveau le téléphone va frapper. En milieu de séjour, Ashley, une petite fille de onze ans au caractère bien trempé et considérée comme leader dans son groupe, entre dans une véritable fureur et fait régner un vent de folie sur le groupe. La cause ? Une souris. Elle s'était inscrite pour s'occuper des souris et le tirage au sort lui avait été favorable. Elle était donc en charge d'une petite souris pour une journée. Mais elle s'était amusée à mettre la souris dans le lit de son amie Nathalie. Celle-ci, ignorant la chose, s'est assise sur son lit et a écrasé la pauvre bête. En tant que grand ordonnateur des souris lors de leur tirage au sort chaque soir, et conformément aux règles en vigueur, j'ai donc dit à Ashley qu'une somme serait prélevée sur son argent de poche pour racheter une souris, puisqu'il ne s'agissait pas d'une disparition involontaire mais d'une disparition par responsabilité avérée. Cris, fureurs et tremblements. Les mots fusent, très forts, du côté

d'Ashley : « J'ai une grande gueule, j'ai une grosse tête et j'ai le bras long ». Menaces : ma mère, des avocats, les plus grands avocats...

Une nouvelle souris est achetée le jour même avec une partie minimale de l'argent de poche d'Ashley. La mère est mobilisée par sa fille ; elle me fait dire par cette dernière que c'est elle qui paiera à la fin du séjour et que l'argent de poche d'Ashley ne devait pas être touché. Je fais répondre par Ashley qu'il s'agit d'une affaire entre elle et moi, et non entre sa mère et moi. J'attends un contact téléphonique annoncé avec la mère. Au bout d'une journée, tout se calme. Devant la détermination, Ashley se pacifie avant de nouvelles menaces et explosions. Ashley m'annonce que sa mère va me convoquer au téléphone en présence de sa fille. J'attends donc la liaison prévue. Ashley se saisit alors du combiné. Je passe et reste à disposition, demandant si la mère veut me parler. Ashley fait barrage et m'assure que non.

Quelques jours plus tard, sa petite sœur, Shana, prendra le relais. Elle se battait dans sa chambre, avec Ashley et Sarah. Alexandre, l'animateur, intervient, fait sortir Ashley, isole Sarah, la maintient pour qu'elle se calme et arrête de balancer ses jambes et ses bras un peu partout tout en criant. Il reçoit un coup de pied mais c'est Shana, maintenue, qui prétend avoir été frappée à la tête par Alexandre. Grandes manœuvres juridiques immédiates de Shana et Ashley : téléphone à la mère, recours à un avocat, plainte pour coups envers un enfant. Bref, le grand jeu dans l'hystérie et le juridisme. Serait-ce que le juridique n'a plus pour fonction de protéger et défendre, mais d'attaquer et de susciter les problèmes ? Toujours est-il que, là encore, ignorance et calme ont fait que, l'embrayage ne se faisant pas de l'autre côté, le soufflé et la folie sont retombés. Mais il suffit parfois d'un rien pour que la situation bascule. Surtout en présence d'un enfant comme Ashley, intelligente et tout à fait capable de mobiliser un groupe à son profit.

4 – Les nœuds du cordon ombilical

Parfois cependant le calme ne suffit pas pour nourrir, faire accepter et préserver la distance. On en trouvera un exemple dans un épisode d'un séjour de juillet 1999. À la surprise générale en effet, après deux semaines dans son groupe, Nassim a pris la fuite pour rejoindre le giron maternel. Drame à Bezons (dont les enfants sont originaires), comme nous allons le voir. Voici donc Nassim, un garçon de dix ans intégré et sans problème. Le premier sociogramme le montre relié, le cahier de rôles témoigne de son implication, les réunions d'enfants le voient participant et exprimant régulièrement sa satisfaction. En plus, il évolue sous l'œil de Mourad, son cousin de treize ans, leader superbe et charmant.

Et voici donc que tout bascule. Après avoir très bien joué sur la plage le matin, il se saisit du téléphone du centre pour s'entretenir avec sa maman. Depuis le début, il a téléphoné tous les deux jours et déclaré son contentement. Cette fois, dimanche 18 juillet, il pleure et dit à sa maman qu'il veut repartir. Sa mère répond immédiatement : « Fais ta valise, on vient te chercher ! » Elle me demande au téléphone en tant que directeur, m'annonce qu'elle ne supporte pas d'entendre son fils pleurer et qu'elle vient le chercher tout de suite. Je temporise en lui disant que je vais aller voir Nassim, qu'il a dû se passer quelque chose avec un autre enfant, mais que tout allait bien jusqu'ici. Elle me rétorque qu'il doit y avoir quelque chose de grave, que d'ailleurs il y a eu des problèmes dans une colonie de Bezons voici quelques années (pédophilie), qu'elle a interrogé son fils à ce sujet (mais rien de ce genre) et qu'elle ne peut pas le laisser pleurer. J'obtiens de retéléphoner dans quelques instants, le temps que son mari rentre.

Je trouve Nassim dans sa chambre, faisant sa valise, entouré d'une animatrice et de deux enfants, dont le cousin Mourad :

- « Nassim, pourquoi tu veux partir ?
- Parce que la colo, c'est nul
- Qu'est-ce qui est nul ?

- Tout
- Les copains ?
- Non, ils sont bien
- Les monos ?
- Non
- Le camping ?
- Non
- Le coucher sous la tente ?
- Non
- La nourriture ?
- Non
- Le VTT ?
- Non
- Qu'est-ce qui est nul, alors ?
- Tout
- Pourquoi, poursuit le cousin Mourad ?
- Je m'ennuie
- Tu étais toujours à jouer et à faire des trucs
- C'était pour ne pas m'ennuyer
- Tu devrais rester. On part dans cinq jours
- Ma maman vient me chercher
- Quelqu'un t'a fait quelque chose ?
- Non ».

Je retéléphone à la maman en lui disant qu'apparemment rien ne motive et n'explique ce changement. Je lui propose d'attendre, car les enfants vont visiter le site d'Océanopolis à Brest cet après-midi. Elle part dans dix minutes, me répond-elle. Puis elle me passe son grand fils qui se montre d'emblée agressif : Nassim a certainement quelque chose de grave car il n'est pas comme ça ; lui, le grand frère, a déjà été renvoyé d'une colonie ; il sait donc qu'on peut décharger le centre ; d'ailleurs ses parents sont en situation régulière. J'insiste sur le fait qu'il faudrait une autorisation de la mairie de Bezons qui a placé Nassim dans ce centre. Il me répond qu'il ne veut pas discuter et raccroche brutalement.

Entre-temps, Nassim et Mourad ont parlé ensemble. Nassim arrive pour téléphoner, en disant qu'il va rester au centre. Soulagement général. Il téléphone, obtient un autre frère et... apprend que c'est trop tard : la famille est en route. L'après-midi, il va à Océanopolis, comme si de rien n'était. À la réunion, les enfants lui demandent pourquoi il veut partir et l'incitent à rester avec eux. Nassim répond très vaguement. Les enfants ne comprennent pas et ne trouvent pas de raison, ni globale, ni singulière. Les parents, eux, arrivent vers vingt heures, après six cent cinquante kilomètres. L'ambiance est très curieuse. Le père est furieux... contre son fils cadet ; voyant le centre, il affirme qu'il ne passera rien à Nassim, car ce dernier a bien de la chance d'être là ; il clame ne pas accepter ce retour. Le grand frère, après une période d'observation, reproche à son petit frère de ne pas faire comme les autres enfants, qui ont l'air heureux et satisfaits, de ne pas voir quelle chance il a d'être là. La mère répète que son dernier fils n'est pas fait pour les colonies de vacances, que tout le monde pleurait dans la voiture, que Nassim ne voulait plus revenir en centre de vacances après une première expérience, qu'elle a bien insisté pour qu'il reparte mais que ça ne doit pas être fait pour son petit.

Il est maintenant clair que c'est le lien privilégié mère-fils qui s'est retendu dans une double contrainte :

- Sois grand et pars en colo
- Reste petit, mon dernier fils, et reviens-moi.

Nassim a joué le grand pendant deux semaines, puis il s'est souvenu de redevenir le petit garçon de sa maman. Il est rentré dans le giron en pleurant, ses larmes appelant celles de sa mère. Ainsi a-t-il pu exercer son pouvoir de petit sur sa maman. Cette dernière, d'ailleurs, confie à une animatrice que Nassim avait joué la même chose lors de la colonie précédente, mais que les parents n'étaient pas venus le chercher. Il y a des chances qu'un contrat tacite ou explicite ait été passé sur cette base : tu acceptes, mon petit, de repartir en colonie (pour grandir), mais je te promets que je viendrai te chercher si ça ne va pas, si tu le désires (si tu me désires ?). Le bouton de déclenchement maternel était à disposition (désir vers la mère tout autant que désir de la mère) ; Nassim a fini par appuyer dessus : il a pu vérifier que la réponse était immédiate, quitte à faire mille trois cents kilomètres dans la journée.

Un dîner est servi à toute la famille, au milieu de tous les enfants. L'ambiance est finalement détendue. Le père signe alors la décharge de responsabilité et le petit repart avec sa famille, dans sa famille. Les autres enfants font part de leur incompréhension et certains se plaignent que Nassim ne leur ait même pas dit au revoir. Physiquement d'ailleurs, Nassim se présente encore comme un gros bébé. Le centre de vacances a certes servi de médiation provisoire entre lui et sa mère, mais cette médiation temporaire n'a pas résisté à la fusion-confusion-effusion des larmes, sinon des sentiments. Le père a beau dire qu'il n'accepte pas, la non-loi de la mère et la non-demande (car sans distanciation) de l'enfant l'ont cette fois encore emporté. Le grand frère est là pour garantir la protection maternelle sur l'enfant. Pauvre père, pauvre loi, pauvre médiation ! Le sein maternel régit la protection et Nassim, lui, a su jouer de l'art de la fuite.

* *
*

Inutile d'épiloguer. On voit bien à travers ces exemples que la condition même de la colonie de vacances, à savoir la séparation entre les parents et les enfants, est remise en cause au quotidien dans les centres de vacances actuels. Le téléphone est là pour agir cette difficulté de la distanciation entre parents et enfants. Nous sommes inscrits dans une évolution inéluctable qui ne favorise pas le processus de séparation entre les parents et les enfants et qui menace le fonctionnement des séjours. Certes nous avons vu que la maîtrise pédagogique est possible, même si elle est délicate et même si parfois elle se révèle insuffisante. Mais, au-delà de ce traitement pédagogique, la question qui est posée est plus fondamentale : comme la colonie de vacances a été prisonnière de la forme scolaire (Houssaye, 1998), l'enfant n'est-il pas devenu prisonnier de la forme familiale ? Ce qui se traduit, sur le plan de ses vacances, par le commandement suivant énoncé par les parents à l'enfant : « Tu ne partiras en vacances qu'avec nous ». Le familialisme ambiant tend d'une part à inciter les familles à dévaloriser et déconsidérer les centres de vacances, et par là à ne plus permettre aux enfants de partir en centre, et d'autre part à intervenir en permanence dans le quotidien des séjours, quand les enfants y sont. C'est ce dont témoignent ces épisodes sur le fil des téléphones, de ces téléphones qui, même quand ils sont devenus sans fil, n'en sont pas moins une réactivation du cordon ombilical.

Bibliographie :

- Houssaye J. (1995). *Et pourquoi que les colos ne sont pas comme ça ? Histoires d'ailleurs et d'Asnelles*. Vigneux sur Seine. Éditions Matrice.
- Houssaye J. (2005). *C'est beau comme une colo. La socialisation en centre de vacances*. Vigneux sur Seine. Éditions Matrice.
- Houssaye J. (2007). *Colos et centres de loisirs : recherches*. Vigneux sur Seine. Éditions Matrice. Direction.

